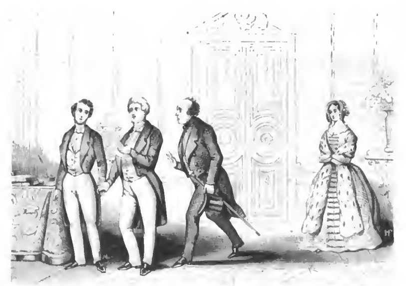




ACTE II, SCÈNE XIII.

LE SUCCÈS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN PROSE,



PAR M. HAREL,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON,
LE 9 MARS 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS*
DELICOURT, avocat. (30 ans)...	M. BOUCHET
LAROCHE, hommes de lettres, son ami. (30 ans.)................	M. LOUIS MONROSE.
Le Comte DE VOLIGNY, oncle de Clémence de Marsan. (50 ans.).	M. GENIES.
M. DE MARSAN, beau-frère du comte de Voligny, père de Clémence. (50 ans.)...........	M. SAINT-LÉON.
FRANÇOIS, domestique de Delicourt........................	M. LÉOPOLD BARRÉ
CLÉMENCE, fille de M. de Marsan, nièce du comte de Voligny. (17 ans.).....................	Mlle ÉMILIE VOLET
UN SECRÉTAIRE de Delicourt.	

A Paris, en 1832.

ACTE PREMIER.

Le cabinet de Delicourt, avocat.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE MARSAN, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *introduisant M. de Marsan.* Entrez, monsieur; M. Delicourt est encore dans son cabinet; mais il va être à vous tout à l'heure. C'est que, voyez-vous, c'est le jour où il donne ses consultations gratuites aux indigents, et celles-là sont toujours les plus longues.

M. DE MARSAN. Je comprends des plai-

deurs qui deviennent indigents : c'est dans l'ordre ; mais des indigents qui se font plaideursl belle clientèle, ma foi !

FRANÇOIS. Ah ! dam ! monsieur est si bon, si désintéressé !

M. DE MARSAN. Eh ! mon Dieu, oui, c'est bien ce que je lui dis tous les jours. (*A part.*) Une fois le mari de ma fille, plus accessible à mes conseils... j'espère bien qu'il se réformera, qu'il prendra sa profession plus au sérieux.

FRANÇOIS. Si monsieur veut lire le journal en attendant ; il est fort intéressant aujourd'hui le journal... je veux dire pour ce qui me regarde.

M. DE MARSAN. Comment ce qui te... Eh que diable peux tu avoir à démêler avec les journaux, toi?

FRANÇOIS. Ah ! monsieur, c'est bien malheureux pour moi, allez... c'est-à-dire, non, parce que la probité, la délicatesse... Enfin, monsieur, voilà le fait. Il y a quelques jours, en allant faire une commission pour monsieur, j'ai trouvé dans la rue un portefeuille.

M. DE MARSAN. Eh bien !

FRANÇOIS. Qui renfermait trois mille francs en billets de banque..... trois beaux billets de banque.

M. DE MARSAN. Eh ! eh !

FRANÇOIS. Pas une lettre, pas une note qui indique à qui ce portefeuille appartient. Je n'étais pas obligé de chercher, moi, de m'inquiéter... je restais parfaitement tranquille... et voilà que le journal...

M. DE MARSAN. Fait connaître le nom et l'adresse du propriétaire.

FRANÇOIS. Justement.... Il faut que les journaux se mêlent de tout ! M. Dervilliers, agent de change... un homme immensément riche, à qui ça ferait si peu de tort... Mais quand on est honnête !

M. DE MARSAN. Et qu'il y a un avis dans les journaux...

FRANÇOIS. Monsieur Delicourt m'a dit que je ne devais pas perdre une minute pour remettre ce portefeuille ; que c'était un devoir... c'est aussi l'opinion de monsieur ?

M. DE MARSAN. Certainement ; on n'a pas le droit de.... T'a-t-on vu ramasser ce portefeuille? y avait-il des témoins?

FRANÇOIS. Comment ! monsieur ! quand ça n'est pas su, quand on n'a été vu de personne, on peut donc...

M. DE MARSAN. Non ; je veux dire, si le fait est connu, s'il a eu des témoins, ce sera plus glorieux pour toi .... la restitution aura plus de mérite et plus d'éclat.

FRANÇOIS. Le journal parle d'une récompense honnête... ça me paraît bien vague. Récompense honnête ! qu'est-ce que vous entendez, vous, monsieur, par ce mot-là ?

M. DE MARSAN. Oh ! il est bien difficile de préciser ; c'est très-variable, très-arbitraire. Cela dépend de la qualité, de la position des personnes. Tu me parles d'un agent de change, d'un homme riche...

FRANÇOIS. Millionnaire, à ce qu'on m'a dit.

M. DE MARSAN. Eh ! tant pis ! Tu comprends bien que si ce portefeuille appartenait à quelqu'un d'une fortune modeste ou même embarrassée, plus sensible à la perte, heureux par conséquent de retrouver une somme importante, peut-être indispensable, il serait naturellement généreux, reconnaissant ; la récompense serait proportionnée à l'avantage que lui procurerait la restitution... tandis qu'un homme qui n'a pas besoin, qui vit dans l'opulence... qui peut perdre impunément... il prendra plus froidement ta belle action ; il en profitera... sans en être ému, et dès lors... il est à craindre que la récompense...

FRANÇOIS. Comment ! monsieur ! mais il me semble, au contraire, que plus on est riche, et plus on doit être...

M. DE MARSAN. Ah ! il te semble, il te semble ! (*A part.*) Ce garçon-là est borné...

FRANÇOIS. Ah ! monsieur ! voilà monsieur Delicourt qui sort de son cabinet avec un de ses pauvres, comme il les appelle. Voyez donc, monsieur, comme cet homme a l'air malheureux !

M. DE MARSAN. Quelque plaideur obstiné. Ces gens-là ne m'intéressent pas du tout. (*Delicourt sort d'un cabinet de côté avec un homme pauvrement vêtu ; il l'accompagne jusqu'à la porte du milieu avec des marques d'intérêt, le salue et dit à François.*) François, reconduisez monsieur.

François sort.

SCÈNE II.

DELICOURT, M. DE MARSAN.

DELICOURT. Excusez-moi, mon cher monsieur de Marsan : cette dernière consultation s'est un peu prolongée ; un homme honorable que d'odieuses manœuvres ont réduit au dernier dénûment.

M. DE MARSAN. Je vois ce que c'est : quelque spéculateur ruiné, une victime du télégraphe.

DELICOURT. Mais je parviendrai à lui faire rendre justice.

M. DE MARSAN. C'est très-beau. J'admire votre patience, votre désintéressement. Mais ce zèle exagéré n'a-t-il pas aussi ses inconvénients ? Vous négligez, vous éloignez des clients considérables, pour prodiguer votre temps à de prétendues infortunes...

DELICOURT. Monsieur, il n'en est que trop

de réelles, et le devoir, l'honneur de ma profession est de les protéger, de les servir.

M. DE MARSAN. Certainement. Je ne méconnais pas les exigences de votre profession, profession glorieuse... qui mène à tout. L'avocat est le tuteur né de l'orphelin, le protecteur de la veuve... ministère sublime! Je suis loin de blâmer... Je ne nie même pas que ces sacrifices, ces actes multipliés de dévouement, d'abnégation, n'aient leur côté avantageux. La voix publique s'en empare, la renommée de l'avocat s'en augmente, et bientôt recherché, cité partout, il n'est pas de position trop haute pour lui, pas d'honneurs auxquels il ne puisse prétendre Sous ce rapport-là, je comprends que...

DELICOURT. Ah! monsieur, pensez-vous que de pareils motifs?...

M. DE MARSAN. Mais il arrive aussi quelquefois qu'on sert des ingrats, qu'on se fait des ennemis.

DELICOURT. Des ennemis! des ingrats! oui, on en trouve; mais qu'importe?

M. DE MARSAN. Mon cher Delicourt, laissez-moi vous parler avec une entière franchise. Des liens étroits vont bientôt nous unir.

DELICOURT, *à part*. Chère Clémence!... Toutes les vertus et... quel contraste!

M. DE MARSAN. Vous avez pour principe de choisir vos causes. Vous ne les prenez pas de confiance, comme elles se présentent. Il faut le dire, la plupart de vos confrères ont plus d'abandon, sont moins exclusifs. Vos refus ne blessent pas seulement vos intérêts, ils offensent quelquefois des hommes puissants.

DELICOURT. M. le comte d'Arbois, par exemple.

M. DE MARSAN. Si ce n'était qu'un grand seigneur, je serais le premier à vous excuser. Mon Dieu! je ne suis pas ridicule. Mais il est frère d'un fonctionnaire important, du directeur général de l'administration dont vous êtes depuis quelque temps le conseil. En refusant de vous charger de ses intérêts, de lui prêter l'appui de votre parole, vous l'avez cruellement humilié. Il peut animer son frère contre vous, vous faire retirer une clientèle précieuse; on est déjà venu m'avertir qu'il était question de vous donner un successeur.

DELICOURT. Non, cela n'est pas possible. On ne payera pas d'une destitution l'accomplissement d'un devoir, et c'en était un de repousser la complicité qui m'était offerte dans un procès dont le gain, s'il était possible, serait la ruine d'une famille estimable.

M. DE MARSAN. Le temps et l'expérience dissiperont ces illusions. Quant à moi, mon cher Delicourt, si je vous parle ainsi, c'est uniquement en vue de votre intérêt, de votre bonheur. Je vous tiens le langage d'un bon père de famille. Clémence, vous le savez, ne peut vous apporter qu'une bien faible dot; cette dot suffit à votre délicatesse; à la bonne heure. Oh! si le comte de Voligny, son oncle, était près de nous, vous me verriez sans inquiétude. L'amitié qu'il portait à ma fille, à vous aussi, à vous qu'il a presque élevé, sa grande richesse, tout contribuerait à me tranquilliser. Mais il a quitté la France depuis 1830... martyr de sa fidélité politique....

DELICOURT. Oui, loyal, dévoué, généreux, modèle de toutes les vertus.

M. DE MARSAN. Une fortune toute en portefeuille.

DELICOURT. Le souvenir de ses bontés restera à jamais gravé dans mon cœur.

M. DE MARSAN. Il n'est pas impossible qu'il se soit remarié. Absent depuis deux ans, il nous laisse sans nouvelles.

DELICOURT, *à part*. Et sans ordres pour ce dépôt important confié à ma probité.

M. DE MARSAN. Je désespère maintenant de le revoir.

DELICOURT, *à part*. Fût-il au bout du monde, je le découvrirai. Tout cet or laissé à ma garde, je le forcerai de le reprendre.

M. DE MARSAN. Ces sentiments chevaleresques, cette exaltation si honorable d'ailleurs, ont suscité naturellement contre moi, son beau-frère, de fâcheuses préventions; j'ai été enveloppé dans l'espèce de proscription qui le frappe; on m'a supposé aussi des opinions ardentes, tranchées. Vous savez ce qui en est, vous, mon cher Delicourt. Ma doctrine à moi est qu'on doit ses regrets au gouvernement qui n'est plus, ses services à celui qui le remplace. Cette doctrine-là n'a rien de fanatique; elle est au contraire essentiellement raisonnable; je consens à servir mon pays... dans un emploi avantageux... s'employer, ce n'est pas trahir; on ne sacrifie pas ses opinions; on les garde précieusement au fond de son cœur; mais on paye son tribut à la société; on acquitte sa dette de citoyen.... Eh bien! ma modération, mes dispositions conciliantes ne sont pas appréciées; on s'obstine à me repousser comme un homme suspect, dangereux. J'avais fondé quelque espoir sur le crédit du comte d'Arbois; mais votre procédé si rigoureux à son égard...

DELICOURT. Je vous le répète, mon cher monsieur de Marsan, je n'ai pu, je n'ai dû opposer qu'un refus formel à ses propositions. Ma conduite obtiendra l'estime du comte d'Arbois lui-même.

M. DE MARSAN. Son estime, je ne dis pas; mais qu'importe, s'il n'écoute que son ressentiment? Songez-y bien... Peut-être est-il encore temps de...

FRANÇOIS, *annonçant*. M. Laroche.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAROCHE.

Delicourt va au devant de Laroche, et lui serre affectueusement la main.

M. DE MARSAN, *impatienté, à part.* Ah! son ami Laroche... ce poëte, ce bel esprit... un rêveur... un fainéant qui passe sa vie à écrire, qui ne songe qu'à la gloire... belle fumée!... perdre ainsi sa jeunesse, dissiper follement les plus belles années de la vie! (*A Delicourt.*) Je vous quitte, mon cher Delicourt; un ami m'a promis pour aujourd'hui même des renseignements positifs sur l'issue des démarches du comte d'Arbois. Je tremble qu'il n'obtienne votre révocation... Adieu; je vous verrai bientôt.

Delicourt reconduit M. de Marsan.

SCÈNE IV.

DELICOURT, LAROCHE.

LAROCHE. Eh bien, je viens te faire mon compliment.

DELICOURT. Sur mon mariage? oh! il n'est pas fait encore!

LAROCHE. Non, mais il se fera; tu me parais être dans les meilleurs termes avec monsieur de Marsan; sa fille est aimable, jolie, spirituelle... lui...

DELICOURT. Lui, c'est ce qu'on appelle dans le monde un homme positif.

LAROCHE. C'est à dire cupide et médiocre; l'esprit, l'imagination, l'éloquence, ce n'est pas ce qu'il estime le plus; mais qu'importe? ce n'est pas lui que tu épouses.

DELICOURT, *à lui-même.* Si ma révocation est accordée au ressentiment du comte d'Arbois, si cette importante clientèle m'est enlevée, monsieur de Marsan peut rompre aussitôt... Perdre Clémence! ah! cette pensée pourrait seule me forcer à des regrets, me convertir à leurs honteuses doctrines... Oh! non, non; j'ai fait mon devoir, j'en suis fier, et je le ferais encore.

LAROCHE. Ton devoir!... Ah çà, mais qu'as-tu donc? tu as l'air ému, inquiet.

DELICOURT. Tu me vois encore indigné du langage que je viens d'entendre; me blâmer d'un acte de délicatesse, me faire presque un crime de ma probité!

LAROCHE. Je ne te comprends pas.

DELICOURT. Monsieur de Marsan, qui ne permet pas à ma conscience le choix des affaires dont il me convient de me charger, qui veut m'imposer des clients, qui ne comprend pas que je refuse une cause injuste parce qu'elle intéresse un homme en crédit!

LAROCHE. Ah! dam! ce n'est pas comme toi un caractère de fer; homme de mœurs conciliantes au contraire, ne gardant pas rancune au pouvoir, ne s'obstinant pas contre le succès... Après cela, si tu veux que je te parle franchement, je trouve que tu es quelquefois d'un rigorisme...

DELICOURT. Comment! toi aussi, tu me désapprouves!

LAROCHE. Tu te fais peut-être une idée exagérée des devoirs de ta profession. Tu es avocat, tu n'es pas juge. Si ton client a tort, cela ne te regarde pas; c'est l'affaire des tribunaux, et encore, eux aussi, ils peuvent se tromper; c'est leur droit, et ils en usent; à plus forte raison, l'avocat, qui est indépendant, qui dispose librement de ses convictions.

DELICOURT. Et c'est toi qui me parles ainsi, toi si pur, si désintéressé!

LAROCHE. Je ne te vois jamais que je n'apprenne de toi-même que tu as éprouvé une injustice, rencontré une déception, recueilli une ingratitude.

DELICOURT. Oui, j'ai marché à travers de cruelles épreuves.

LAROCHE. Ecoute donc, mon cher, il faut être un peu de son temps; tu as sous les yeux de beaux exemples.

DELICOURT. Que je ne veux pas imiter.

LAROCHE. On m'a raconté l'histoire d'un de tes confrères qui un jour s'était trompé de dossier; il venait de prendre celui de la partie adverse, et plaidait depuis une heure pour celle-ci, au lieu de défendre son client. « Voilà positivement ce que mon adversaire va vous dire, s'écria-t-il, quand il s'aperçut de l'erreur; voilà les arguments qu'il fera valoir devant vous. » Puis il se mit à réfuter tout ce qu'il venait de soutenir... Oui, mais il avait plaidé d'abord avec tant d'éloquence, il avait fait une telle impression sur les juges, qu'en définitive il gagna malgré lui le procès de son antagoniste; preuve qu'au palais le pour et le contre peuvent se soutenir indifféremment et au choix.

DELICOURT. Laroche, brisons là; n'irrite pas en moi des ressentiments que je veux contenir... tu me ferais souffrir, tu ne me persuaderais pas. (*Passant à son bureau et y prenant un rouleau de papiers qu'il remet à Laroche.*) Tiens, je te rends les épreuves de ton ouvrage.

LAROCHE. Mon essai sur les littératures du Nord.

DELICOURT. Je l'ai lu attentivement. C'est une belle et grande composition, qui atteste de profondes études, d'immenses recherches. Un style clair, nerveux, élégant... Cela te fera honneur.

LAROCHE. Oui, si je pouvais trouver à m'en

défaire. Un travail littéraire, un ouvrage sérieux... Aujourd'hui! j'en ai parlé à vingt libraires, qui tous m'ont refusé. Ils ne veulent même plus de romans. J'en serai pour mes frais d'impression. C'est à briser sa plume.

DELICOURT. Ah! dam, aussi, tu cours après la gloire; tu ambitionnes l'estime des hommes de goût, et tu ne penses jamais au public! Si tu consacrais ton talent à des œuvres faciles, légères, qui ne demandent ni étude ni application, que l'on compose en courant, comme on fait une affaire...

LAROCHE. Moi! profaner par d'indignes travaux l'honorable profession d'homme de lettres!

DELICOURT. Eh! mon cher, il n'y a plus d'hommes de lettres; il y a d'honorables négociants plus ou moins lettrés qui mettent en commun des intérêts, forment des sociétés par devant notaires, se font représenter par des gérants. La juridiction des écrivains, c'est maintenant le tribunal de commerce. Dernièrement, j'ai plaidé contre un académicien, très-connu comme industriel, qui disputait sur le prix de sa patente, et qu'on a élevé, bien malgré lui, à la classe des boutiquiers.

LAROCHE. Et ceux qui dégradent l'art à ce point, qui font de la littérature un métier!...

DELICOURT. Sont très-bien vus, je t'assure; au surplus, ne te désole pas. Ces suffrages, qu'on ne te permet pas de demander à l'émotion solitaire du lecteur, le public assemblé te les prodiguera bientôt. Ta tragédie reçue depuis longtemps... un véritable chef-d'œuvre... de l'intérêt, de la poésie, une simplicité antique, un respect scrupuleux des règles.

LAROCHE. Ma tragédie de Pierre le Grand! oui, je crois que c'est ce que j'ai fait de mieux; eh bien, autre obstacle! Le directeur, qui d'abord en était enthousiasmé, a maintenant une subvention.... et des scrupules; il craint de mécontenter la Russie.

DELICOURT. C'est une considération...Oh! dam! si tu veux faire de la politique... je conçois parfaitement... mais rien ne t'empêche de traiter des sujets qui soient complétement irréprochables... et tiens, tous les jours *la Gazette des Tribunaux* t'en présentera par centaines: des suicides par consentement mutuel, des adultères par réciprocité, des vols pratiqués avec esprit, des assassinats exécutés avec intelligence; c'est curieux, c'est dramatique... et ça n'est jamais attaqué.

LAROCHE. Mais on cesse alors d'être un écrivain; on n'est plus qu'un spéculateur.

DELICOURT. Avant tout, il faut travailler dans le goût du jour. C'est trop aussi d'aspirer en même temps à la gloire et au succès; on prend son parti; on choisit entre bien faire et réussir.

LAROCHE. Ce choix, c'est la conscience qui l'indique. Et toi qui me parles, cèdes-tu donc à d'autres inspirations? ne viens-tu pas de me dire que tu rejetais des offres brillantes pour garder tes principes et ta liberté?

DELICOURT. Oh! moi, c'est bien différent; mon ministère est grave, sérieux.

LAROCHE. Celui de l'homme de lettres ne l'est pas moins; l'esprit a aussi sa conscience, sa probité; si toutes choses se jugent au succès, tu es aussi coupable que moi; il y a folie de ta part à ne pas plaider toutes les causes, et c'est un sot orgueil que celui de choisir tes clients.

DELICOURT, *à part.* Il pourrait avoir raison... nous sommes peut-être bien dupes tous les deux.

LAROCHE, *à part.* Je lui résiste; mais au fond, je suis tenté de croire qu'il n'a pas tort.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *s'adressant à Delicourt.* Monsieur, voici une lettre qu'on apporte de l'ambassade d'Autriche.

DELICOURT, *regardant l'enveloppe.* De Vienne! je n'attends rien.

FRANÇOIS, *à Laroche, pendant que Delicourt ouvre et lit la lettre.* Monsieur, monsieur de Marsan paraît être assez de votre avis; lui aussi, il dit que je dois rendre; vous êtes toujours dans les mêmes sentiments?

LAROCHE. Sans doute; comment! ce n'est pas encore fait!

FRANÇOIS. Oh! je n'ai pas voulu agir légèrement. J'ai cru devoir m'éclairer, consulter des personnes respectables.

DELICOURT, *après avoir lu.* Excellent ami! non, jamais nouvelle plus triste, plus affreuse ne pouvait...

LAROCHE. Quoi! qu'y a-t-il? quelle nouvelle? de qui est cette lettre?

DELICOURT. Du comte de Voligny, de celui qui fut mon bienfaiteur, dont l'amitié, dont l'appui m'ont ouvert la carrière du barreau. Aujourd'hui sans doute il n'est plus... Ce peu de lignes écrites dans les souffrances d'une maladie mortelle... Oh! qu'il me tarde d'accomplir sa dernière volonté, de justifier une confiance si grande, si honorable pour

moi !... je cours chez monsieur de Marsan, lui apprendre...

Il va pour sortir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE MARSAN, CLÉMENCE.

M. DE MARSAN. Je vous l'avais bien dit ; vous n'avez pas voulu me croire ; destitué !... je viens de lire l'arrêté du directeur général.

LAROCHE. Destitué !

DELICOURT. Pour avoir obéi à ma conscience, pour avoir refusé mon ministère aux coupables projets du comte d'Arbois.

LAROCHE. Quelle horrible injustice !

DELICOURT. Oui, bien horrible. (*A Clémence, qui est près de lui.*) Clémence... cette lettre que je reçois à l'instant...

CLÉMENCE. Victime de votre délicatesse, de votre loyauté, l'estime publique, l'approbation de vos amis vous vengeront.

M. DE MARSAN, *s'adressant à Laroche.* Une clientèle d'un revenu certain, considérable ! tout le monde le blâmera.

CLÉMENCE, *à Delicourt.* Le coup qui vous frappe n'atteint ni vos talents ni la confiance qui vous environne; et puis, l'amitié que vous porte mon oncle, le comte de Voligny, puisqu'enfin on a de ses nouvelles...

DELICOURT. Vous savez...

M. DE MARSAN. Un avis de l'ambassade de Vienne m'informe que vous venez de recevoir une lettre ; vous jugez de notre joie... après deux ans... aussi Clémence a voulu m'accompagner.

DELICOURT. Voici la lettre du comte de Voligny ; veuillez en prendre lecture. Je reviens à l'instant.

Il passe dans un cabinet pendant que M. de Marsan prend lecture de la lettre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* DELICOURT.

M. DE MARSAN, *lisant.* « Mon cher Delicourt, » le mal incurable qui va bientôt me conduire au tombeau ne me permet de vous » écrire que quelques lignes. Vous avez reçu » de ma confiance un dépôt considérable ; cette » confiance, vous l'avez justifiée, j'en suis certain. Je ne vous en loue pas; je ne vous en » remercie même pas. Votre probité n'accep» terait ni mes éloges ni ma reconnaissance. » Vous remettrez à mon beau-frère, mon» sieur de Marsan, cette somme de deux cent » mille francs dont vous avez consenti à être » dépositaire. » (*Parlant.*) A moi... deux cent... Une surprise que sa délicatesse me ménageait... (*Lisant.*) « Ce sera la dot de sa » fille ; je ne mets qu'une condition à ma li» béralité, c'est que Clémence épousera un » parti convenable et digne d'elle. » (*Parlant.*) C'est trop juste. (*Lisant.*) « Adieu; » la douleur arrête ma main; je vous em» brasse. Le comte de Voligny. »

CLÉMENCE. Mon pauvre oncle ! serai-je condamnée à ne pas le revoir ?

LAROCHE. Peut-être, mademoiselle ; rien encore n'autorise...

M. DE MARSAN. Il ne faut pas se flatter ; cette lettre ne permet presque pas d'espérance. Homme excellent... (*A part.*) Deux cent mille francs... (*Haut.*) Et c'est au milieu d'horribles souffrances !... (*A part.*) Un capital considérable...

CLÉMENCE. Mort peut-être au moment où nous parlons...

M. DE MARSAN. Il aimait les siens comme lui-même ; leur bien-être a été sa constante pensée...

CLÉMENCE. Il faut écrire sur-le-champ à Vienne, nous informer à l'ambassade, y envoyer tous les jours... peut-être qu'un miracle...

M. DE MARSAN. Oui, sans doute... (*A part.*) Il a dû faire un testament où personne ne sera oublié... (*Haut.*) A l'ambassade, tous les jours, plutôt deux fois qu'une. (*A lui-même.*) Un parti convenable et digne d'elle ! cela ne peut signifier qu'un parti de deux cent mille francs, égal à la dot.

LAROCHE, *à part.* Excellent père ! il se console en pensant à la donation.

M. DE MARSAN, *à Clémence.* Ma fille, c'est un devoir pour vous de respecter les dernières volontés d'un oncle qui vous chérissait; la condition formellement attachée à ce bienfait inattendu...

CLÉMENCE. Est facile à remplir.

M. DE MARSAN. Elle a raison ; à présent les riches prétendants ne manqueront pas.

CLÉMENCE. Bon Delicourt ! mon oncle l'aimait... cette preuve d'une confiance si méritée... c'est lui, lui qu'il choisirait d'accord avec mon père, s'il pouvait être là, près de nous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DELICOURT.

DELICOURT, *remettant un portefeuille à monsieur de Marsan.* Ce portefeuille contient les deux cent mille francs qui m'ont été confiés. Je viens d'y ajouter les intérêts des

deux années pendant lesquelles j'ai été dépositaire.

M. DE MARSAN. Non, Delicourt, non, je n'entends pas que...

DELICOURT. Cette somme est restée chez moi, entière, sans emploi...mais il n'y a que moi qui le sache; monsieur de Voligny lui-même, au moment d'un départ précipité, n'ayant pas eu le temps de me laisser des instructions, a pu penser que son capital placé par mes soins s'accroîtrait avec le temps.

LAROCHE, *à part.* Quelle délicatesse!... ce sacrifice volontaire... à peu près tout ce qu'il possède, j'en suis sûr! Ah! monsieur de Marsan lui-même ne peut pas se défendre de l'admirer... et bientôt Delicourt, époux d'une femme charmante...

M. DE MARSAN, *à Delicourt, qui lui offre de vérifier le portefeuille.* Non, mon cher Delicourt, non, je ne vérifierai pas... vous avez compté, cela suffit... un homme comme vous ne commet d'erreurs au préjudice de personne.... Excellent ami! pourquoi faut-il que votre obstination à l'égard du comte d'Arbois... mais j'oublie que votre temps est précieux, que d'importantes affaires le réclament...

DELICOURT, *à Laroche.* Il brûle de me quitter et de rompre avec moi.

LAROCHE. Tu ne sais ce que tu dis; c'est impossible.

CLÉMENCE, *à son père.* Mon père, ce bienfait de mon oncle... ce portefeuille... pour que j'aie le droit de l'accepter, il faut que... vous savez... il y a une condition... une condition formelle, comme vous disiez tout à l'heure, et puisque nous voilà tous réunis...

M. DE MARSAN. Clémence, y pensez-vous? peut-il être question.... dans un moment où la douleur, une douleur si légitime, doit seule nous occuper!... quand demain peut-être des habits de deuil... Plus tard...

DELICOURT, *à Laroche.* Tu l'entends.

LAROCHE, *à part.* Oui, la destitution l'avait ébranlé; le portefeuille l'achève.

CLÉMENCE. Mon père, oh! vous avez raison... pardonnez-moi... je me reproche... oh! je le sais, vous l'aimez, vous rendez hommage à tant de rares qualités.

M. DE MARSAN. Clémence, soyez-en sûre; je me suis bien pénétré des intentions exprimées à votre égard par le comte de Voligny; je les remplirai scrupuleusement.... Adieu, mon cher Delicourt! croyez que j'éprouve un véritable chagrin de la disgrâce injuste qui vient de vous frapper.

DELICOURT. Oui, je crois qu'en effet, monsieur, cet événement a produit sur vous une vive impression.

CLÉMENCE, *à Delicourt, avec un sentiment d'inquiétude.* A bientôt!

DELICOURT. Adieu, Clémence... je comprends et je respecte ces convenances auxquelles la délicatesse de monsieur de Marsan exige que vous obéissiez.

M. de Marsan sort avec Clémence, dont les regards restent longtemps attachés sur Delicourt.

SCÈNE IX.

DELICOURT, LAROCHE.

DELICOURT. Eh bien, est-ce clair?

LAROCHE. Ah! l'infâme!... au moment où, martyr de ta loyauté, frappé dans tes intérêts par une odieuse vengeance...

DELICOURT. Précisément, c'est à cause de cela même.

LAROCHE. Quand, fidèle gardien d'un dépôt considérable, tu remets dans ses mains une fortune inespérée, plus que tu ne lui devais même...

DELICOURT. Clémence serait à moi si je n'avais pas hésité sur les moyens de m'enrichir.

LAROCHE. Heureusement les exemples d'une telle ingratitude, d'une si honteuse cupidité, sont bien rares... monsieur de Marsan, c'est une exception.

DELICOURT. Lui, c'est la règle, au contraire, la règle pure. S'il se conduisait autrement, il ne serait qu'étrange et bizarre; j'affirme qu'il serait couvert de ridicule, et je ne répondrais pas qu'il parvînt à se soustraire au mépris.

LAROCHE. Parles-tu sérieusement?

DELICOURT. Très-sérieusement.

LAROCHE. Mais alors il y aurait donc profit sous tous les rapports à être... comme tout le monde?

DELICOURT. Je n'ai jamais fait une bonne action qu'elle n'ait à l'instant tourné contre moi.

LAROCHE. C'est comme moi: si je compose un bon ouvrage, je suis sûr d'avance qu'il n'aura aucun succès.

DELICOURT. Pourquoi donc m'obstinerais-je à rester seul pur au milieu de cette corruption qui m'environne?

LAROCHE. Au fait! je suis bien bon de travailler mes plans, de soigner mon style, comme si le public faisait attention à ces choses-là.

DELICOURT. Je suis un insensé avec mes scrupules. Allons, c'est décidé: je ne veux plus choisir mes causes; je les prendrai de

toutes mains; je vais me faire avocat de police correctionnelle.

LAROCHE. Le goût! qui est-ce qui en fait cas?... l'art! qui est-ce qui en demande?... Vivent les genres qui sont à la portée de tout le monde! je ne veux plus faire que des vaudevilles et des mélodrames.

DELICOURT. Les honoraires, c'est là l'essentiel.

LAROCHE. Le droit d'auteur, c'est tout l'homme de lettres.

DELICOURT. Désormais mon patronage est acquis à tous les désordres, à tous les abus. Je prendrai en main les causes désespérées; je plaiderai pour tous les fripons opulents: jamais avocat n'aura eu une si forte clientèle.

LAROCHE. Je fouillerai les histoires les plus scandaleuses; je parerai le vice; je réhabiliterai le crime; je transporterai le bagne sur la scène! Tous les directeurs de spectacle seront à mes pieds.

DELICOURT. Aujourd'hui!.... aujourd'hui Cicéron plaiderait pour Verrès!

LAROCHE. Racine ferait toutes ses pièces en prose, et travaillerait avec des collaborateurs.

DELICOURT. L'argent, l'argent, c'est le Dieu du jour, le seul auquel on doit sacrifier.

LAROCHE. Le scandale, les recettes, le succès... le succès! voilà le but et le prix des travaux de l'écrivain.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS *arrive en pleurant.* Ah! monsieur, monsieur...

DELICOURT. Eh bien, qu'as-tu donc?

LAROCHE. Pourquoi pleures-tu ainsi?

FRANÇOIS. Ce n'est pas croyable, monsieur, mais c'est pourtant la vérité. Le portefeuille, les trois mille francs, vous savez...

LAROCHE. Ah! je comprends; tu ne t'es pas pressé... tu les as encore... eh bien!...

FRANÇOIS. Non, monsieur, au contraire, j'ai tout rendu... vous m'aviez conseillé...

LAROCHE. Imbécile! Eh bien, au moins tu as touché la récompense honnête?

FRANÇOIS, *montrant deux pièces de cinq francs.* Dix francs, monsieur! n'est-ce pas une indignité? Je n'en voulais pas. Mais d'un autre côté l'agent de change m'a fait tant de compliments! il m'a dit, en serrant le portefeuille que je venais de lui rapporter, que c'était une belle action qui me donnait droit au prix de vertu.

LAROCHE. Le prix de vertu... tiens, c'est une idée...

FRANÇOIS. Si je pouvais par votre protection, monsieur... vous qui écrivez, qui faites de si beaux livres... à ce qu'on dit.

LAROCHE. C'est bon; je te promets ma voix... quand je serai de l'Académie.

FRANÇOIS. Mais si monsieur n'en était jamais... on est si injuste!

LAROCHE. C'est impossible! d'aujourd'hui j'ai des chances... avant peu j'aurai des titres... je suis sur la route; compte sur moi.

DELICOURT. Clémence!... je ne craindrai plus d'obstacle entre elle et mon amour... je vais la mériter!... de ce pas je cours chez le comte d'Arbois lui redemander cette cause que j'avais repoussée avec mépris.

LAROCHE. Moi, je vais trouver un directeur de spectacle aux abois, et prendre jour pour la lecture d'un drame fantastique... dont je chercherai en route le sujet.

Delicourt et Laroche sortent sortent.

ACTE DEUXIEME.

Le cabinet de Delicourt, beaucoup plus riche que celui du premier acte. — A droite, un bureau couvert de dossiers; à gauche, une table sur laquelle sont étalés un grand nombre de journaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELICOURT, *assis à son bureau et entouré de trois Secrétaires qu'il charge de divers ordres de travail.*

Le dossier de Morisseau; voyez cet homme, demandez-lui les renseignements dont je donne la note; ils sont indispensables.... (*A lui-même.*) C'est une affaire difficile!... La commandite dont ce Morisseau s'est fait le gérant n'est, en réalité, qu'un piége tendu à de crédules actionnaires. Une foule de capitalistes, en France et même à l'étranger, ont des intérêts dans cette opération. Il y a plainte; c'est grave... (*Au Secrétaire.*) Morisseau me demande un nouveau rendez-vous. Je ne veux plus me rencontrer avec ce client; les pièces me suffisent. C'est un homme que je méprise; je le défendrai, mais je ne le recevrai pas. Je consens à le sauver, mais je refuse de le voir. (*Le Secrétaire sort. A un autre.*) La consultation pour ce riche contrebandier; beaucoup de mes confrères ont adhéré... je signe sans lire, comme la plupart d'entre eux... c'est un nom qu'on demande; je vends aussi le mien. (*Le Secrétaire sort. A un autre.*) Passez chez l'avoué Forbin. (*Il détache une pièce d'un dossier.*) Rendez-lui cette pièce; elle ne peut pas figurer au dossier; je ne dois pas la connaître, il faut que j'ignore même qu'elle existe... c'est à cette condition seulement que je consens à plaider... La preuve écrite d'un abus de confiance, d'une violation de dépôt!... le malheureux!... Peut-être s'est-il excusé vis-à-vis de lui-même en se disant que, loyal dépositaire, il n'eût recontré qu'ingratitude et que mépris!... Vous recevrez de monsieur Forbin les honoraires convenus entre lui et moi... Ah!... ceci m'est personnel... L'administration dont je fus longtemps le conseil me rend enfin sa confiance... Vous verrez le secrétaire général. Voici la lettre dans laquelle il m'annonce ma réintégration. Je n'accepte pas les termes dans lesquels elle est rédigée. Il me faut un titre positif, officiel, il me le faut aujourd'hui même; voici le modèle. Allez. (*Le Secrétaire sort. Seul.*) Ce titre dont il y a un an j'étais déclaré indigne, ils me le rendront... ils me le rendront tel que je l'exige, maintenant que j'ai acquis la célébrité, la considération... dirai-je aussi le bonheur?... Ah! je marche dans la voie qu'on m'a tracée; je subis le succès qu'on m'a forcé de poursuivre. Tout me sourit, je touche à la position la plus recherchée, la plus enviée. Aujourd'hui, dans peu d'heures sans doute, mon nom proclamé parmi ceux des députés de la France!... Oui, mais à quel prix! de quelles démarches, de quels sacrifices, j'aurai payé cette victoire!... Eh! que m'importe?... loin de moi ces scrupules d'enfant! la société n'a-t-elle pas eu pour moi assez d'injustices?... Chaque degré que je monte aujourd'hui est une représaille, et je m'étourdis pour pour me venger... (*Apercevant Laroche.*) Ah! Laroche!

SCÈNE II.

DELICOURT, LAROCHE, FRANÇOIS, *au fond du théâtre.*

FRANÇOIS, *introduisant Laroche et s'adressant à lui.* Le cocher de monsieur fait demander si la voiture doit attendre.

LAROCHE. Non, c'est inutile... je suis à deux pas du théâtre; qu'il rentre à l'hôtel. Bonjour, mon cher Delicourt; je viens mettre encore à contribution ton obligeance.

DELICOURT. Toujours à toi. Quelque procès?

LAROCHE. Un auteur dramatique, ça t'étonnerait!... Non, pas encore; mais ça pourra venir... quand on est dans les affaires... Il s'agit d'un traité, d'un sous seing privé, comme vous dites, vous autres. Un grand opéra qu'on vient de me commander pour la fin du mois. Prime d'encouragement à l'audition, prime d'honneur à la première représentation, primes d'entretien échelonnées sur les

recettes, assurance de quatre-vingts représentations sans désemparer, deux décors entièrement neufs à mon choix, et cœtera, et cœtera... Je ne te parle que des conditions essentielles. J'avais eu d'abord l'idée d'exiger une fermeture de quinze jours avant ma pièce pour affamer le public; mais le directeur m'a fait voir sur ses registres qu'il avait perdu vingt mille francs à mon dernier succès, et il s'estimera fort heureux si cette fois-ci il peut être au pair. Je n'ai pas dû insister; il était impossible de se montrer plus raisonnable.

DELICOURT. Je te félicite de ta modération. Et tu désires que je rédige les conditions de ce marché?

LAROCHE. Oui... Tu n'oublieras pas de stipuler un dédit.

DELICOURT. Ce que nous appelons la clause pénale... cela va sans dire... en matière de commerce... Sois tranquille; tu me laisseras une note, et je m'en occuperai aujourd'hui même. Eh bien, tu le vois, la littérature positive t'a réussi; on recherche tes ouvrages, on se les dispute; tu as conquis la vogue, et avec la vogue la fortune; tu mènes aujourd'hui le train d'un banquier ou d'un riche industriel.

LAROCHE. Oui, et sans courir les chances du commerce... proprement dit. C'est là ce qu'il y a d'admirable dans la spéculation dramatique. Point d'avances, point de crédits; des débouchés plus qu'on n'en veut, des rentrées journalières, une consommation effroyable; et dès qu'on est une fois connu sur la place, quand on confectionne avec soin, quand on livre avec exactitude...

DELICOURT. Suis-je heureux d'être le témoin, le confident des succès du meilleur, du plus ancien de mes amis!

LAROCHE. Eh bien, tu ne me croiras pas, il y a pourtant des moments où, en dépit de toute cette faveur qui s'attache aujourd'hui à mon nom, j'éprouve malgré moi je ne sais quelle tristesse; il y a toujours là cette maudite voix intérieure qui me reproche d'avoir préféré le bruit à la gloire, qui me dit que ces faciles triomphes de la mode sont bien éphémères, et que mes travaux étaient plus estimables quand ils étaient moins estimés.

DELICOURT. Si. Je te crois... je te crois et je te comprends.

LAROCHE. Aussi je ne suis pas fâché, vrai, quand, par hasard, dans le nombre, je puis glisser un ouvrage sans valeur pécuniaire, qui ne rapporte rien... un ouvrage de goût. Ça me distrait!... Dam! écoute donc, je m'occupe assez souvent du public, il est bien juste que je travaille aussi quelquefois pour moi-même!... Ma tragédie de Pierre le Grand.. tu sais, les comédiens ne voulaient pas en entendre parler; eh bien! j'ai profité de mon crédit pour la faire passer entre deux comédies anecdotiques. C'est ce soir, ce soir même la première représentation.

DELICOURT. J'irai t'applaudir.

LAROCHE. Non, c'est inutile; il y a des gens pour ça... ça les regarde exclusivement. D'ailleurs, tu n'en auras pas le temps. Tu te dois tout entier aux hommages, aux félicitations qui vont bientôt saluer le nouveau député, car je ne doute pas de ton triomphe; et quel honneur! porté à la plus haute position par le suffrage libre de ses concitoyens!

DELICOURT. Le suffrage libre, désintéressé!... oui, c'est le seul qui soit flatteur.

LAROCHE. Et monsieur de Marsan, l'homme du succès, le courtisan de la fortune, qui déjà se rapproche de la tienne, et qui sans doute n'attend que le dépouillement du scrutin pour venir te prier d'épouser sa fille, ta chère Clémence.

DELICOURT. Clémence!... Au milieu de cette nouvelle vie que j'ai embrassée, elle n'a pas cessé un instant de remplir mon cœur.

LAROCHE. Tu n'as plus de dépôt à remettre à M. de Marsan, par conséquent plus d'ingratitude à redouter de sa part. Son beau-frère, le comte de Voligny, qu'un instant on avait cru mort, se porte maintenant à merveille; il ne te parle dans toutes ses lettres que de sa reconnaissance, et de son vif désir de s'acquitter envers toi.

DELICOURT. Oui, je l'attends. Il paraît qu'un procès dont il doit me charger va le ramener à Paris. Oh! je saurai encore justifier sa confiance.

LAROCHE. Et lui, il ne sera que juste en te donnant la main de sa nièce. Ainsi tu le vois, mon cher Delicourt, après avoir longtemps subi tous deux l'injustice des hommes et du sort, tous deux aussi nous voilà enfin contents et heureux.

FRANÇOIS, *entrant et s'adressant à Delicourt.* Monsieur Verdier attend monsieur au salon; il dit que c'est pressé.

LAROCHE. Un électeur, peut-être; va vite; il ne faut pas le faire attendre... le jour du scrutin!... demain ça sera autre chose; demain tu rentreras dans le droit de ne pas te déranger.

DELICOURT. Non, c'est un de ces hommes intelligents, nécessaires, qui prennent en main la cause d'un candidat, parlent et agissent à sa place, lui épargnent de pénibles démarches, le prônent et le défendent à leurs risques et périls, se font en un mot les entrepreneurs de son succès.

LAROCHE. Oh ! je sais ce que c'est... dans mon état je vois de ces choses-là tous les jours. Allons ! pas une minute à perdre, c'est un homme précieux ; va le trouver, excite son zèle, enchaîne sa reconnaissance, et souviens-toi de notre devise à tous deux : réussir.

DELICOURT. Pendant ce temps, tu jetteras sur le papier les indications qui doivent me servir pour la rédaction de ton traité : le titre de l'opéra, le chiffre des primes.

FRANÇOIS. Ah ! le premier secrétaire fait dire à monsieur qu'il sera obligé de passer toute la journée au palais pour mettre en règle une affaire... l'affaire Morisseau... je crois.

DELICOURT. C'est bien. (*A part, en sortant.*) Morisseau !..... et j'ai pu accepter un pareil client !

SCÈNE III.

LAROCHE, FRANÇOIS.

LAROCHE, *se plaçant au bureau et écrivant.* C'est cela, lui à son affaire, et moi à la mienne; chacun pour soi et Dieu pour tous. (*Apercevant François, auquel il parle en écrivant.*) Eh bien, te voilà, toi ! je parie que tu viens me parler de ton prix de vertu.

FRANÇOIS. Oui, monsieur; il paraît que c'est aujourd'hui que ça se décide.

LAROCHE. Et tu tiens toujours à être indemnisé de ta probité... je conçois. Eh bien, je t'ai recommandé ; tu auras des voix... Après ça, je ne puis pas répondre... il y a de nombreux concurrents; les bonnes actions ont beaucoup donné cette année, particulièrement dans le peuple... La vertu descend.

FRANÇOIS, *à part.* Pourtant, si je n'avais pas lu le journal! (*Haut.*) Si monsieur voulait dire encore un mot en ma faveur ! tout le monde m'a bien assuré qu'on n'avait rien à refuser à la protection de monsieur... Ça n'est pas étonnant... quand on fait de si beaux ouvrages !... Le dernier mélodrame surtout; il paraît que c'est magnifique ; le cocher de monsieur Delicourt, qui l'a vu, en fait le plus grand éloge.

LAROCHE, *à part.* C'est flatteur !

FRANÇOIS. A propos de pièces... si j'osais... si monsieur avait la bonté...

LAROCHE. Eh bien ! quoi?

FRANÇOIS. On dit que c'est pour ce soir... une petite place seulement, au parterrre. (*Faisant le geste d'applaudir.*) Je m'acquitterais de mon devoir aussi bien qu'un autre.

LAROCHE, *à part.* Il croit que les auteurs ont des billets, lui ! Imbécile! il ne sait pas que ça entre aussi dans le commerce, que c'est même une partie essentielle de nos revenus. Ah ! mon Dieu ! que cet être-là est vertueux !... L'Académie se déshonorerait à jamais si elle ne lui donnait pas le prix..... (*Haut.*) C'est bon, c'est bon, je te ferai entrer.

François sort.

SCÈNE IV.

LAROCHE, M. DE MARSAN.

M. DE MARSAN, *entrant.* Et où est donc ce cher Delicourt ?.... Ah ! son ami, son digne ami... le célèbre Laroche.... Monsieur...

LAROCHE, *à lui-même.* Bien ! voilà qui est fini. Delicourt n'aura plus qu'à y mettre la forme... Cette somme de 10,000 francs touchée par avance sur la caisse du théâtre viendra fort à propos pour solder l'achat de ma maison de campagne.

M. DE MARSAN, *à part.* Il compose quelque poésie.

LAROCHE, *apercevant monsieur de Marsan.* Ah ! monsieur...

M. DE MARSAN. Pardon ; je vous dérange, vous écriviez... vous étiez peut-être dans un moment de verve, d'inspiration.

LAROCHE. Moi !... oui... mais c'est égal... Oh ! j'ai souvent de ces inspirations-là.

M. DE MARSAN. Eh bien ! j'apporte de bonnes nouvelles; l'élection s'annonce à merveille, le résultat ne tardera pas à être connu... Les chances sont décidément en faveur de Delicourt. Je venais le lui dire.

LAROCHE. Heureuse nouvelle en effet; ce sera là un véritable succès, un succès pur.

M. DE MARSAN. Et auquel je pourrai me flatter d'avoir contribué. Tous les candidats sont venus successivement me demander ma voix... je la leur ai promise.

LAROCHE. A tous !

M. DE MARSAN. A tous; promesse d'électeur ! c'était de la tactique pour leur inspirer une fausse confiance... Mais j'ai voté pour Delicourt.

LAROCHE. Ah ça, dites-moi, est-ce que vous lui aviez fait aussi une promesse à lui?

M. DE MARSAN. Non.

LAROCHE. A la bonne heure.

M. DE MARSAN. C'était inutile... il ne pouvait pas douter... un homme d'un mérite si éminent, si incontestable!

LAROCHE, *à part.* Il paraît qu'il veut renouer le mariage. (*Haut.*) Et que vous avez toujours apprécié, n'est-ce pas?

M. DE MARSAN. Oui, tout en ayant le courage de combattre sa manière de voir, de témoigner sur plusieurs de ses idées une opposition. ...

LAROCHE. Qui a été si loin, que vous avez eu le chagrin de rompre avec lui, de cesser absolument de le voir.. pendant près d'un an. (*A part.*) Inquiétons-le un peu; d'ailleurs je n'oublie pas que, dans le temps, il trouvait détestable tout ce que j'écrivais.

M. DE MARSAN. C'est ainsi qu'il faut être avec ses amis; les aimer pour eux-mêmes, savoir résister à leurs faiblesses, au risque d'encourir leur disgrâce; il m'en a coûté... Delicourt était pour moi plus qu'un ami, c'était aussi un époux promis à ma fille... Et tenez, je relisais encore hier la lettre de mon beau-frère, le comte de Voligny.

LAROCHE, *à part.* Nous y voilà.

M. DE MARSAN. Et je me disais que cette condition attachée au don des 200,000 francs, de faire épouser à ma fille un parti convenable et digne d'elle, ne pouvait évidemment s'appliquer qu'à Delicourt.

LAROCHE. J'avoue que je l'avais d'abord entendu ainsi; mais plus tard...

M. DE MARSAN. Cela ne peut pas avoir d'autre sens.

LAROCHE. Peut-être en effet; mais il y a un an de cela; depuis, les choses ont bien changé. Il y a un an, vous savez, quand Delicourt repoussait les offres du comte d'Arbois, et tant d'autres, à l'époque où il vous remit ce dépôt de 200,000 francs...

M. DE MARSAN. Capital et intérêts... avec une loyauté dont on trouverait bien peu d'exemples.

LAROCHE. Comme vous dites... Delicourt était loin, bien loin alors de la considération dont il jouit aujourd'hui. Oh! on a été longtemps à lui rendre justice... tandis que maintenant, environné de l'estime générale, tous les jours il reçoit pour son avenir les plus brillantes propositions; des partis considérables, de riches héritières se présentent.

M. DE MARSAN. Comment! Delicourt pourrait...

LAROCHE. Oh! ce que j'en dis, moi, c'est pure supposition, simple conjecture. D'ailleurs monsieur le comte de Voligny arrive.

M. DE MARSAN. On l'attend aujourd'hui même.

LAROCHE. Delicourt s'éclairera de ses conseils.

M. DE MARSAN. Et des vôtres, monsieur... vous dont l'esprit toujours aussi juste qu'il est brillant...

LAROCHE. Oh! moi, je me suis ab[illegible]ment interdit de l'influencer... Vous le sa[illegible], étranger par goût à tout ce qui est affaires, occupé exclusivement de mes travaux, voué avec passion au culte des arts, homme de lettres...

M. DE MARSAN. Et à ce titre placé au premier rang parmi ceux dont les écrits illustrent notre époque.

LAROCHE. Vous me flattez.

M. DE MARSAN. Non; vous pouvez me croire. Et je vous l'avouerai, dût ma franchise vous être désagréable... je n'ai pas toujours été au nombre de vos admirateurs; oh! moi, j'ai le malheur d'être très-difficile... Non, vos premiers ouvrages étaient loin d'annoncer tout ce que vous deviez faire par la suite. Mais depuis quelque temps...

LAROCHE. Depuis un an, n'est-ce pas?

M. DE MARSAN. Votre talent a pris un essor... tout ce qui sort aujourd'hui de votre plume porte un cachet de supériorité.

LAROCHE. Vous pensez qu'il y a progrès?

M. DE MARSAN. Incontestable. Oh! je vous parle en conscience, en toute sincérité.

LAROCHE, *à part*. Il en est, ma foi, bien capable.

M. DE MARSAN. Et d'ailleurs vos succès ont assez de retentissement... vous avez pour vous les suffrages de tout le public... et le public, lui, ne se trompe jamais.

LAROCHE. Au fait, on le trompe assez souvent pour lui éviter la peine de se tromper lui-même.

M. DE MARSAN. Votre dernière pièce surtout, le drame à époques... deux siècles en moins de deux heures... un cours d'histoire au théâtre... c'est délicieux.

LAROCHE. Vous trouvez! (*A part.*) Ah ça, mais c'est qu'il parle sérieusement; cela devient très-humiliant pour moi.

M. DE MARSAN, *à part.* Mon opinion sur ses ouvrages paraît le flatter infiniment.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DELICOURT.

LAROCHE. Ah! Delicourt! Eh bien, où en es-tu?

DELICOURT. Nommé.

LAROCHE *et* M. DE MARSAN. Nommé?

DELICOURT. Seulement à une voix.

M. DE MARSAN. Une voix!..... c'est la mienne.

LAROCHE. Eh! qu'importe? cela prouve, au contraire, que la lutte a été vive, opiniâtre. Il n'y en a que plus de mérite pour toi.

A vaincre sans péril, on triomphe .....

M. DE MARSAN. En fait de suffrages, la quantité est bien sans doute quelque chose; mais c'est surtout la qualité qui importe, et vous avez eu pour vous tous les votes indépendants... L'intérêt public a seul dirigé vos partisans... Aucune considération particulière, aucune vue personnelle...

DELICOURT, *à part, à Laroche.* Oh! ce misérable triomphe m'humilie... ces félicitations me font mal... Quand je songe à quels auxiliaires, à quels sacrifices je dois ce titre si disputé!

LAROCHE, *à part.* Allons! Ne vas-tu pas te singulariser, toi, avec tes scrupules?... En tout, ce qui est beau, c'est ce qui coûte cher. Quelques plaidoiries, deux ou trois causes désespérées, et il n'y paraîtra plus.

DELICOURT, *à part.* Ah! Laroche!

M. DE MARSAN. Je vous l'avais prédit, mon cher Delicourt. Vous n'avez eu qu'à le vouloir, et vos talents ont pu aspirer à tous les succès; vous avez compris enfin ce que vous deviez à la société; la société a cessé d'être injuste pour vous. Quelle position maintenant que la vôtre! Une influence considérable qui pourra s'exercer si utilement... pour le bien public... pour vos amis, vos commettants, tous ceux qu'on s'obstine encore à méconnaître!

LAROCHE, *à part.* Son idée fixe. il tient à placer son dévouement.

M. DE MARSAN. Ah! quelle joie pour M. de Voligny quand il va vous revoir en possession d'une brillante clientèle, heureux, honoré!

LAROCHE. Honoré, et d'aujourd'hui honorable.

DELICOURT, *à part.* M. de Voligny! lui si pur, si vertueux!

M. DE MARSAN. Il vous a toujours considéré comme appartenant à sa propre famille. Sa lettre écrite à un moment où il se croyait à jamais perdu pour ses amis, cette lettre si affectueuse pour vous, et où ses intentions étaient si clairement exprimées....

FRANÇOIS, *annonçant.* Monsieur le comte de Voligny.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMTE DE VOLIGNY.

LE COMTE DE VOLIGNY, *se jetant dans les bras de Delicourt.* Delicourt!

DELICOURT. Excellent ami!

LE COMTE DE VOLIGNY, *à M. de Marsan.* Mon cher beau-frère... (*A Delicourt.*) Arrivé il y a une heure à Paris, ma première visite est pour vous. C'est à vous aussi que je la devais.

M. DE MARSAN, *à part.* Il aurait pu commencer par sa famille; mais enfin!...

LE COMTE DE VOLIGNY. Vous, ami si vrai, si fidèle! le plus honnête homme que je connaisse... non, parce que vous avez loyalement accompli à mon égard un mandat de confiance, un devoir de délicatesse. Ah! je croirais vous faire injure si je louais en vous une action si simple, si naturelle. J'aime à vous dire, au contraire, qu'elle ne m'a causé aucune surprise. Votre vie, si peu avancée encore, n'est pleine que de droiture et d'honneur; je vous l'avais prédit, vous avez justifié toutes mes espérances; vous avez tenu tout ce que vous m'aviez promis.

M. DE MARSAN. Et bien au delà encore... quand vous saurez... élu député... Il n'y a que peu d'instants... élu par mon collége.

LE COMTE DE VOLIGNY. J'en suis heureux. Ce cher Delicourt! Je suis bien sûr qu'il n'a obtenu que des suffrages purs, consciencieux. Ce n'est pas lui qui demanderait à l'intrigue et à la corruption un titre qui n'a de prix que par l'indépendance de ceux qui le donnent et par la loyauté de celui qui le reçoit.

LAROCHE, *à part.* On voit bien qu'il est resté longtemps hors de France, il n'est plus du tout au courant.

DELICOURT, *à part.* On dirait qu'il lit dans mon cœur et qu'il se plaît à le torturer.

LE COMTE DE VOLIGNY, *à M. de Marsan.* Et cette chère Clémence... toujours bonne, et de plus en plus jolie.

M. DE MARSAN. Et bien impatiente de vous revoir.

LE COMTE DE VOLIGNY. Je crains que cela ne me soit pas possible aujourd'hui... une affaire dont j'ai à entretenir Delicourt... une affaire grave, le procès qui a hâté mon retour à Paris.

M. DE MARSAN. Clémence s'empressera de venir. Elle ne voudra pas différer le plaisir d'embrasser son oncle, de lui dire combien elle l'aime. (*A part.*) Le mariage pourra se décider tout de suite.... Dans ces premiers moments de joie, d'effusion... (*Haut.*) Je cours chercher Clémence. (*A part.*) Député! à son âge! Voilà un homme lancé, et s'il continue de se conduire comme il le fait depuis quelques temps, il n'y a pas de raison pour qu'il ne devienne pas ministre. (*Haut.*) A bientôt.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* M. DE MARSAN.

LE COMTE DE VOLIGNY. La probité, la délicatesse peuvent donc aussi conduire à la fortune. Ah! j'en avais douté quelquefois. Mais vos succès, Delicourt, me réconcilient avec le monde; ils le justifient à mes yeux.

DELICOURT, *embarrassé.* Monsieur, vous avez à me parler d'une affaire importante, pressée.

LAROCHE, *se disposant à sortir.* Adieu, Delicourt. Je me retire.

DELICOURT, *retenant Laroche pour le présenter à M. de Voligny.* Mon ami le plus intime, monsieur Laroche, littérateur distingué.

LE COMTE DE VOLIGNY. Enchanté, monsieur... profession sublime! quand on l'exerce avec désintéressement, pour l'amour de l'art, dans le noble but de conquérir un nom illustre. Laroche... permettez... je me rappelle... j'ai lu, en effet, à Vienne, un ouvrage de la plus haute portée, un ouvrage déjà ancien, qui a paru...

LAROCHE. Il y a un an.

LE COMTE DE VOLIGNY. Oui, vers cette époque environ.

LAROCHE. Un essai sur les littératures du Nord.

LE COMTE DE VOLIGNY. Précisément. Une composition large, sévère, qui révele une pensée fortement recueillie, un esprit habitué à la méditation.

DELICOURT, *à Laroche.* Tu le vois, un homme de goût !...

LE COMTE DE VOLIGNY. Comment! monsieur, c'est vous qui êtes l'auteur de...

LAROCHE. Oui, monsieur, c'est moi qui suis l'auteur de... Cela vous surprend. (*A part.*) Il a l'air de douter.

LE COMTE DE VOLIGNY. Ah! veuillez, je vous, prie m'excuser. Je serais désolé si vous... vous pouviez croire qu'une intention désobligeante...

LAROCHE. Une intention dés... Je n'y suis pas du tout.

LE COMTE DE VOLIGNY. Vous allez me comprendre..... vous avez, monsieur, un homonyme.

LAROCHE. Un homonyme? Comment?

LE COMTE DE VOLIGNY. Cette ressemblance de nom ne vous fait aucun tort à Paris, où chacun est parfaitement connu.... mais en Allemagne, à trois cents lieues, vous comprenez... on est exposé à confondre... L'écrivain dont vous avez le malheur de porter le nom, auteur de pauvres bagatelles, de misérables parades, est souvent cité dans les feuilletons de vos journaux, et c'est par eux seulement que j'ai appris son existence. Encore une fois, pardonnez-moi...

LAROCHE. Monsieur, il ne m'appartient pas d'être aussi sévère que vous pour un écrivain...

LE COMTE DE VOLIGNY. Dout il est impossible que vous fassiez le moindre cas.

LAROCHE. Je vous assure, monsieur, qu'au contraire.... (*A part.*) Ah ça... est-ce qu'il serait revenu tout exprès d'Allemagne pour nous mystifier?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *entrant, remet une lettre à Delicourt.* Une lettre pour monsieur. (*Remettant aussi une lettre à Laroche.*) Celle-ci pour monsieur Laroche. (*A Delicourt.*) Monsieur, c'est pressé. On attend.

DELICOURT, *au comte de Voligny.* Vous permettez?

LE COMTE DE VOLIGNY. Comment donc!.. faites vos affaires, messieurs, je vous en prie..... Je vais pendant ce temps parcourir quelques-uns de ces journaux.

Il se met à lire.

DELICOURT, *lisant à demi-voix.* « Voitures pour transport, distribution de circulaires, brochures, etc... Total: 31,500 francs. » 31,500 francs!... mais c'est effroyable!...

LAROCHE, *après avoir lu sa lettre de son côté.* Trois cents places de plus qu'il faut que j'achète, ou l'on ne répond de rien. Voilà qui est fort!... et la raison? (*Lisant une phrase de la lettre.*) C'est que l'ouvrage n'est plus dans le goût du jour... Faites donc des chefs-d'œuvre!... Oh! il n'y a pas moyen de reculer... On va ouvrir les portes. (*Il écrit quelques mots, et remet un papier à François.*) Tiens! voilà un bon pour le contrôle; remets cela.

LE COMTE DE VOLIGNY, *tenant à la main un journal.* Quelle indignité!... quelle infamie!... Delicourt!... ce journal... cet article... l'avez-vous lu? (*Il lit.*) « Si monsieur » Delicourt parvient à obtenir la majorité, il » ne la devra qu'aux plus honteuses manœu- » vres, à la plus audacieuse corruption. »

DELICOURT. Je ne sais... une haine particulière... un journaliste pour qui je n'aurai pas voulu plaider...

LAROCHE. Qui fait des feuilletons révoltants de partialité... un ennemi né de tous les succès.

FRANÇOIS, *à Delicourt.* Monsieur, quelle réponse pour monsieur Verdier? Il voulait absolument entrer, mais je lui ai dit que monsieur était en affaires.

DELICOURT. Ne peut-il donc attendre?... (*A part.*) Un vol véritable! un guet-apens!

FRANÇOIS. Monsieur Verdier a dit qu'il suffirait que monsieur lui donnât un bon sur la banque.

DELICOURT, *à part.* Si j'hésitais plus longtemps! que penserait monsieur de Voligny? (*A François.*) Tout à l'heure; qu'il attende.

Il passe dans un cabinet.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *moins* DELICOURT.

LE COMTE DE VOLIGNY, *à lui-même.* Une somme forte peut-être!... Delicourt paraît embarrassé... sachons... (*A Laroche.*) Monsieur, vous êtes l'ami de Delicourt; je puis sans inconvénient... il paraît qu'il s'agit d'un payement considérable...

LAROCHE. Trente et un mille francs, je crois.

LE COMTE DE VOLIGNY. Delicourt ne comptait peut-être pas sur ce remboursement?...

LAROCHE. Pas précisément.

LE COMTE DE VOLIGNY. J'ai mon portefeuille sur moi... trop heureux... un avocat! s'il était protesté... cela pourrait le perdre.

LAROCHE. Oh! rassurez-vous, monsieur; Delicourt n'a pas un créancier! bien loin de là...

LE COMTE DE VOLIGNY. Cette somme qu'on réclame...

LAROCHE. Ce n'est pas une dette, croyez-le bien... c'est-à-dire... enfin ce n'est pas ce qu'on appelle une obligation... rien que de volontaire, une exigence à laquelle il pourrait à la rigueur ne pas céder... un abus...

LE COMTE DE VOLIGNY. Un abus!... n'importe; le plus pressé c'est de...

SCÈNE X.

LES MÊMES, DELICOURT.

DELICOURT, *sortant de son cabinet et remettant un paquet de billets de banque à François au moment où le comte de Voligny se dispose à payer.* Tenez.

FRANÇOIS. Monsieur Verdier a dit que, d'après ce qui avait été convenu avec monsieur, il ne devait pas donner de reçu.

DELICOURT. C'est bon, c'est bon.

FRANÇOIS. Ah!

LAROCHE, *à part.* Il n'en finira pas.

FRANÇOIS. Il a rapporté un ballot de circulaires qui deviennent inutiles, à ce qu'il dit, maintenant que monsieur est nommé... Si monsieur veut que je les fasse porter dans son cabinet?

DELICOURT. Sortez... laissez-nous.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *moins* FRANÇOIS.

LE COMTE DE VOLIGNY, *à part.* Ces circulaires... ce payement... l'embarras de Delicourt... les singulières explications de son ami...

LAROCHE, *regardant à sa montre.* Voilà l'heure de me rendre au théâtre... Delicourt, je te quitte. (*A part.*) Et puis, je commence à en avoir assez, moi, de la leçon de littérature et de morale. (*Au comte de Voligny.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur...

LE COMTE DE VOLIGNY, *pendant que Delicourt reconduit Laroche.* Et cet article qui porte tous les caractères d'une profonde conviction... Ah! il faut que Delicourt s'explique avec moi: je l'aime trop pour supporter plus longtemps un doute si pénible.

SCÈNE XII.

DELICOURT, LE COMTE DE VOLIGNY.

DELICOURT. J'ai hâte, monsieur, de vous entendre et de savoir en quoi mes conseils peuvent vous servir.

LE COMTE DE VOLIGNY. Oh! une affaire difficile, délicate, qui engage une partie de ma fortune; votre appui me sera bien nécessaire; mais, Delicourt, permettez qu'auparavant je vous parle de vous-même.

DELICOURT. De moi, monsieur?

LE COMTE DE VOLIGNY. Oui, de vous... vous venez d'obtenir un titre, le plus beau, le plus flatteur peut-être auquel l'ambition d'un citoyen puisse prétendre... mais ce titre, Delicourt, cet honneur insigne... c'est à vous,

à vous seul que je le demande, avez-vous le droit d'en accepter les privilèges? pensez-vous qu'il soit donné au talent, si élevé qu'il puisse être, d'absoudre tous les moyens qui auraient favorisé son élévation ?

DELICOURT. Monsieur !.... cette étrange question !...

LE COMTE DE VOLIGNY. Peut être permise à mon amitié, à l'inquiétude, aux craintes dont cette amitié ne peut se défendre... à l'impatience avec laquelle j'attends ce cri d'indignation qui n'est pas sorti encore de votre cœur.

DELICOURT. Monsieur, je vous comprends; cette feuille...

LE COMTE DE VOLIGNY. Cette feuille peut mentir, les indices qu'un hasard vient d'assembler sous mes yeux peuvent me tromper... mais ce qui ne me trompe pas... ce qui ne ment pas, c'est votre trouble, l'émotion que vous voulez en vain me cacher, ce front d'honnête homme égaré qui fuit et craint mon regard.

DELICOURT. Vous vous trompez, monsieur; je ne repousse pas cette explication que les reproches de l'homme que j'aime et respecte le plus me rendent pourtant si pénible. Mais ces reproches n'ont-ils pas aussi leur injustice? Je ne veux rien taire, rien dissimuler avec vous... oui, je ne m'en défends pas, j'ai eu le courage de démériter de moi-même; oui, j'ai violenté mes plus pures convictions; j'ai donné un démenti à dix années de ma vie, à vos prévisions, à mon bonheur intime, s'il faut le dire... mais savez-vous à quelle invincible contrainte j'ai dû obéir?... et que suis-je, moi, au milieu de cette société qui m'étreint de ses mœurs, de ses préjugés, de ses conventions? où est ma force pour m'insurger contre cette puissance despotique qui déplace à son gré l'estime, humilie la vertu, déifie le succès?... Je l'ai essayé... l'ingratitude et l'abandon, les destitutions et les mépris sont venus m'apprendre que mes principes étaient de folles gageures, ma générosité une duperie, ma conduite tout entière un duel absurde où le courage, impuissant contre le nombre, a perdu jusqu'au droit de résister.

LE COMTE DE VOLIGNY. Et c'est vous, Delicourt, qui professez de telles doctrines! Non, quoi que vous en disiez, ces sophismes de votre esprit n'ont pas pénétré encore dans votre cœur! non; on vous a séduit, entraîné... mais votre probité est au-dessus d'un mécompte, et vous ne l'immolerez pas à un dépit! le monde n'a pas cette persévérante injustice dont vous le flétrissez; la tyrannie que vous lui reprochez n'est le plus souvent qu'une excuse dont les passions cherchent à couvrir leur faiblesse! Quels reproches osez-vous adresser à la société? quels services lui aviez-vous rendus? que vous devait-elle, à vous, jeune, inconnu encore il y a peu d'années? Ces obstacles qui ont pu retarder votre fortune, dont votre ambition s'est follement irritée, avant d'oser les briser avec violence, aviez-vous demandé au temps, à la patience, au courage de vous aider à en triompher? Le succès! le succès, dites-vous! ah! le plus grand, le premier de tous, n'est-ce pas une renommée pure, un nom honorable? et ce succès-là, soyez-en certain, le monde ne le donne jamais qu'au mérite et à la vertu. Ah! si l'honneur, si la probité ne sont que des mots vides de sens, j'ai eu tort de vouer ma vie entière au devoir, j'ai eu tort de compter sur l'appui de votre talent pour le grave intérêt qui me ramène à Paris et que je venais vous confier.

DELICOURT. Monsieur...

LE COMTE DE VOLIGNY. Non... dans ce procès où je dénonce une manœuvre coupable, une fraude infâme, ce n'est pas ma cause que vous devez embrasser, mais celle de l'intrigant dont je viens demander la condamnation; fidèle à vos nouveaux principes, vous ne pouvez pas hésiter entre le spoliateur et la victime, entre le fripon et l'honnête homme, entre Morisseau et monsieur de Voligny!

DELICOURT. Morisseau !.... Morisseau est l'homme que vous poursuivez!

LE COMTE DE VOLIGNY. Un misérable, gérant d'une commandite qui n'était qu'un mensonge, un artifice odieux pour faire des dupes sous le nom d'actionnaires! Cédant aux conseils d'un banquier trop confiant, j'ai compromis dans cette affaire un capital de trois cent mille francs.

DELICOURT. Morisseau !... Ah! vous aviez raison, monsieur; j'ai perdu le droit de me charger de votre cause.

LE COMTE DE VOLIGNY. Delicourt... mon ami, vous allez trop loin... je n'ai pas prétendu...

DELICOURT. Je n'ai plus ce droit, vous dis-je... je suis l'avocat de Morisseau.

LE COMTE DE VOLIGNY. Vous! l'avocat de cet homme! vous!... (*A part.*) Le malheureux!

DELICOURT, *à part.* Mais qu'ai-je dit?... Oh! non, non, je ne commettrai pas ce crime; il en est temps encore...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. DE MARSAN, CLÉMENCE.

M. DE MARSAN, *entrant.* Votre chère Clémence!...

LE COMTE DE VOLIGNY. Clémence ! ah !

Clémence se jette dans les bras de M. de Voligny.

CLÉMENCE. Comment pourrai-je reconnaître toutes vos bontés ?... Penser à moi, et si loin de nous, et dans quel moment encore !...

LE COMTE DE VOLIGNY. Oui, c'était la dot de ma chère Clémence ! Je savais qu'elle aimait, qu'elle était aimée.. j'espérais alors...

CLÉMENCE. Mais, mon oncle, c'est toujours comme autrefois ; il n'y a rien de changé.

M. DE MARSAN. Absolument rien, au contraire...

DELICOURT, *à part.* Toutes les tortures à la fois !

M. DE MARSAN, *à Delicourt.* Eh bien, mon cher député, qu'avez-vous donc ? vous êtes tout pensif... On dirait que vous réfléchissez déjà à votre premier discours... Ah ça, savez-vous que vous devez des remerciments à Clémence ?...

CLÉMENCE. Mon père, de grâce, il est inutile de...

M. DE MARSAN. Non, non, je veux qu'il sache qu'il a en toi une apologiste éloquente, énergique...

DELICOURT. Je ne comprends pas.

M. DE MARSAN. Ce matin, avant le vote, des électeurs étaient réunis chez moi. Croiriez-vous qu'il se trouva parmi eux un méchant, un envieux, un ami de votre compétiteur, sans aucun doute, qui vous dénonça hautement comme employant la brigue, la corruption même ?... Oh ! il fallait entendre Clémence ; elle était vraiment inspirée... Votre désintéressement, votre conduite pendant dix années, tant de causes injustes refusées au prix même d'une destitution..... rien ne fut oublié. Elle confondit, réduisit au silence le calomniateur !.. Votre nomination avait été un moment compromise, mais le langage de Clémence venait deporter dans tous les esprits une conviction qui se propagea au dehors, et de ce moment le triomphe de notre candidat fut assuré, emporté par acclamation.

DELICOURT, *à part.* Ah ! c'en est trop, ce dernier coup...

CLÉMENCE. Oh ! mon Dieu, c'était bien facile, il ne fallait pas pour cela beaucoup d'éloquence ; une accusation si odieuse !.... Je n'ai eu besoin que de raconter la vie de monsieur Delicourt ; sa vie entière était un éclatant démenti.

DELICOURT. Clémence, je vous remercie ! Vous avez eu raison, je suis toujours digne de votre estime.

Il court à son bureau et écrit quelques mots sur un papier, qu'il remet à M. de Voligny.

M. DE MARSAN, *pendant que Delicourt écrit.* Qu'est-ce qu'il fait là ? Si je comprends ! Depuis sa nomination il a quelque chose de distrait, d'égaré...

LE COMTE DE VOLIGNY, *lisant le papier que Delicourt vient de lui remettre.* Sa démission !

M. LE MARSAN. Sa démission de... Oh ! ce n'est pas possible. (*Il lit.*) Si parbleu, ce n'est que trop vrai !.... Allons, je ne me trompais pas ; décidément il est devenu fou.

LE COMTE DE VOLIGNY. Non, il est redevenu lui-même. (*A Delicourt.*) Bien, très-bien, Delicourt.

A ce moment un des Secrétaires qu'on a vus dans la première scène entre et remet une dépêche cachetée à Delicourt.

LE SECRÉTAIRE. De la part du secrétaire général...

DELICOURT, *lisant la lettre.* Ma réintégration officielle.

M. DE MARSAN. Voilà du moins une compensation.

DELICOURT, *déchirant la lettre.* Elle est venue trop tard, je n'en veux plus ; je reprends mon indépendance.

M. DE MARSAN, *à part.* Allons, le voilà retombé.

DELICOURT, *au Secrétaire.* Passez sur-le-champ chez monsieur Morisseau, rendez-lui son dossier ; je n'avais rien promis... j'ai examiné, j'ai réfléchi... Je ne le défendrai pas.

DE MARSAN. Il est tout à fait incorrigible.

Le Secrétaire sort. M. de Voligny serre affectueusement la main de Delicourt

DELICOURT. *à Clémence.* Clémence, m'auriez-vous accepté pour époux... il y a un an ?

CLÉMENCE. Il y a un an, comme aujourd'hui ; seulement c'eût été plus tôt. Tout à l'heure encore, mon père me disait que notre union était le plus ardent de ses vœux...

M. DE MARSAN. Moi, je... permettez ! certainement... je ne pouvais pas imaginer que...

LE COMTE DE VOLIGNY. J'ajoute à la dot de ma nièce ce que Delicourt retrouvera des cent mille écus que je me suis laissé soustraire par un misérable...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAROCHE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *annonçant.* Monsieur Laroche.

LAROCHE. Victoire ! victoire !

DELICOURT. Ta pièce ?

LAROCHE. Un succès fou, des applaudissements, des trépignements à chaque vers, mon nom proclamé au milieu des bravos de toute la salle...

DELICOURT. Mon cher Laroche!

LAROCHE. Je n'y comprends rien, vrai; un ouvrage bien fait, écrit avec soin, sur lequel personne ne comptait. Ça m'effraye pour les autres pièces que j'ai en répétition... Oh! une erreur du public... Ça ne peut pas tirer à conséquence.

LE COMTE DE VOLIGNY. Vous vous trompez, monsieur. Le public est plus équitable et plus intelligent que vous ne le faites. Sans doute on parvient quelquefois à l'égarer, à le surprendre; mais il remet bientôt chaque chose à sa place, et finit toujours par rendre justice au vrai talent... Et puis, avouez-le, n'est-ce rien que la satisfaction intérieure, le contentement de soi-même?

LAROCHE. Oh! sans doute, je ne dis pas...

M. DE MARSAN. Il a une manière de raisonner qui n'est qu'à lui, mon beau-frère.

FRANÇOIS, *s'approchant de Laroche.* Monsieur, ils ont tout distribné, les prix, les médailles, les mentions, et rien, absolument rien pour moi.

LAROCHE. Eh! que veux-tu que j'y fasse?

FRANÇOIS. Motivé sur ce que, en rendant la somme que j'avais trouvée, je n'ai fait que remplir mon devoir... A présent, il ne me reste que...

LAROCHE. La satisfaction intérieure!...

M. DE MARSAN. Le contentement de toi-même...

LA ROCHE. La conscience.

LE COMTE DE VOLIGNY. La conscience!... oui, c'est encore le plus infaillible des juges, et celui qui récompense le mieux. (*A Delicourt.*) Croyez-moi, une conduite pure est aussi une fortune. (*A Laroche.*) Un bon ouvrage vaut mieux qu'un succès.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.